

voyant qu'on veut réduire à néant ce qui occupe en son cœur une place si spacieuse, ces grands palais, ces chères idées, ces attachements trop aimables; il ne peut souffrir sans impatience de voir tout d'un coup s'évanouir en fumée ce qui lui est le plus cher: car encore que vous lui laissiez ses richesses, sa puissance, ses maisons superbes, ses jardins délicieux; néanmoins il croit qu'il perd tout, quand vous voulez lui en donner un autre usage: comme un homme qui est assis devant une table délicate, quoique vous lui laissiez toutes les viandes, il croit néanmoins perdre le festin, s'il perd tout à coup le goût qu'il y trouve et l'appétit qu'il y a.

Ainsi les pécheurs, accoutumés à se servir de leurs biens pour contenter leurs passions, se persuadent qu'ils n'ont plus rien quand vous leur défendez cet usage. Quoi! vous me dites, ô prédicateur, qu'il ne la faut plus voir qu'avec crainte, ni lui parler qu'avec réserve, ni l'aimer autrement qu'en Notre-Seigneur! et que deviendront toutes ces douceurs, toutes ces aimables familiarités? Il s'imaginerait avoir tout perdu, et qu'il ne saurait plus que faire en ce monde: c'est pourquoi il s'irrite contre ces conseils, et il ne les peut endurer.

Mais il y a encore une autre raison de l'impatience qu'il nous témoigne, c'est qu'il goûte une paix profonde dans la jouissance de ses plaisirs. Au commencement, à la vérité, sa conscience incommodait venait l'importuner mal à propos; elle l'effrayait quelquefois par la terreur des jugements de Dieu; maintenant il l'a enchaînée, et il ne lui permet plus de se remuer: il a ôté toutes les pointes par lesquelles elle piquait son cœur si vivement; ou elle ne parle plus, ou il ne lui reste plus qu'un faible murmure, qui n'est pas capable de l'interrompre: parce qu'il a oublié Dieu, il croit que Dieu l'a oublié et ne se souvient plus de le punir: *Dixit enim in corde suo: Oblitus est Deus*<sup>1</sup>; c'est pourquoi il dort à son aise, sous l'ombre des prospérités qui le flattent. Et vous venez l'éveiller; vous venez, ô prédicateurs, avec vos exhortations et vos invectives, animer cette conscience qu'il croyait avoir désarmée: ne vous étonnez pas s'il se fâche. Comme un homme qu'on éveille en sursaut dans son premier sommeil il est assoupi profondément, il se lève en murmurant: O homme fâcheux, quel importun vous êtes! qui êtes-vous, et pourquoi venez-vous troubler mon repos? Pourquoi; le demandez-vous? c'est parce que votre sommeil est une léthargie, parce que votre repos est une mort; parce que je ne puis vous voir courir à votre perte éternelle

<sup>1</sup> Ps. IX, 34.

en riant, en jouant, en battant des mains, comme si vous alliez au triomphe. Je viens ici pour vous troubler dans cette paix pernicieuse. *Surge, qui dormis, et exurge a mortuis*<sup>2</sup>: « Levez-vous, vous qui dormez; sortez d'entre les morts: » Je viens rendre la force et la liberté à cette conscience malheureuse, dont vous avez si longtemps étouffé la voix.

Parle, parle, ô conscience captive: parle, parle, il est temps de rompre ce silence violent que l'on t'impose. Nous ne sommes point dans les bals, dans les assemblées, dans les divertissements, dans les jeux du monde; c'est la prédication que tu entends, c'est l'Église de Dieu où tu es. Il t'est permis de parler devant ses autels; je suis ici de sa part, pour te soutenir dans tes justes reproches. Raconte à cette impudique toutes ses infamies, à ce voleur public toutes ses rapines; à cet hypocrite, qui trompe le monde, la honte de son ambition cachée; à ce vieux pécheur, qui avale l'iniquité comme l'eau, la longue suite de ses crimes: dis-lui que Dieu, qui l'a souffert, ne le souffrira pas toujours: *Tacui semper, silui, sicut parturiens loquar*<sup>3</sup>. « Si je n.e suis tu, dit le Seigneur, je me ferai entendre comme une femme qui est dans les douleurs de l'enfantement. » Dis-lui que sa justice ne permettra pas qu'il se moque toujours de sa bonté; ni qu'il brave insolument sa miséricorde par ses ingratitude continuelles: dis-lui que la foi si souvent violée, les sacrements si souvent profanés, la grâce si souvent foulée aux pieds, ce long oubli de Dieu, cette résistance opiniâtre à ses volontés, ce mépris si outrageux de son Saint-Esprit, lui amasse un trésor de haine, dont le poids est déjà si grand, qu'il ne peut plus différer longtemps à tomber sur sa tête et à l'écraser; et que si Dieu patient et bon ne précipite pas sa vengeance, c'est à cause qu'il saura bien nous faire payer au centuple un mépris si outrageux de sa clémence.

Ah! que ce discours est importun! que plutôt à Dieu, mon frère, qu'il te le fût encore davantage! Plût à Dieu que tu ne pusses te souffrir toi-même! peut-être que ton cœur ulcéré se tournerait au médecin; peut-être que le sentiment de ta misère te ferait gémir en ton cœur, et regretter les désordres de ta vie passée: au lieu de t'irriter contre celui qui t'exhorte, tu t'irriterais contre toi-même; et ayant fait naître une douleur qui sera la cause de ta guérison, tu dirais un jour à ton Dieu, dans l'épanchement de ton cœur: *Tribulationem et dolorem inveni*<sup>3</sup>. Enfin je

<sup>1</sup> Ephes. V, 14.

<sup>2</sup> Is. XLII, 14.

<sup>3</sup> Ps. CXIV, 4.

l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur salutaire de la pénitence. « J'ai trouvé l'affliction et la douleur: » plusieurs afflictions m'ont trouvé, que je ne cherchais pas; mais enfin j'ai trouvé une affliction qui méritait bien que je la cherchasse; c'est l'affliction d'un cœur contrit et attristé de ses péchés: je l'ai trouvée, cette douleur, « et j'ai invoqué le nom de Dieu: » je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface: *Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi*<sup>1</sup>. On m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé; on m'a donné la paix, parce qu'on m'a offensé; on m'a dit des vérités qui ont déplu premièrement à ma faiblesse, et ensuite qui l'ont guérie. Si ce sont ces vérités que nous vous prêchons, pourquoi refusez-vous de les entendre? et pourquoi une petite amertume que votre goût malade y trouve d'abord, vous empêche-t-elle de recevoir une médecine si salutaire? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* c'est ce que j'avais à vous dire dans ma seconde partie.

#### TROISIÈME POINT.

Les pécheurs superbes et opiniâtres, convaincus par tous les endroits qu'il n'y a aucune raison qui puisse autoriser leur résistance contre les prédicateurs de l'Évangile, s'imaginent faire quelque chose bien considérable pour appuyer leur rébellion, en alléguant de mauvais exemples, et surtout quand ils les rencontrent dans ceux qui sont destinés pour les instruire: c'est alors, messieurs, qu'ils triomphent, et qu'ils croient que désormais il n'y a plus rien par où l'on puisse combattre leur impénitence. C'est pourquoi le sauveur Jésus, prévoyant qu'ils auraient encore ce méchant prétexte pour ne se rendre point à la vérité, a été au-devant dans son Évangile, lorsqu'il a dit ces paroles: *Quæcumque dixerint vobis, servate et facite*<sup>2</sup>: O hommes curieux et diligents à rechercher les vices des autres, lâches et paresseux à corriger vos propres défauts, pourquoi examinez-vous avec tant de soin les mœurs de ceux qui vous prêchent? considérez plutôt que ce qu'ils vous disent, c'est la vérité, et que leur mauvais exemple ne ruine pas en vos esprits leur bonne doctrine. *Quæcumque dixerint vobis, servate et facite*.

Ce n'est pas mon intention, chrétiens, de vous alléguer ces paroles, pour autoriser les désordres ou la mauvaise vie des prédicateurs qui disent bien et font mal. Je sais qu'ils ne doivent pas se persuader que le bien qu'ils ont dit serve d'excuse au mal qu'ils ont fait; au contraire dit saint

<sup>1</sup> Ps. CXIV, 4.

<sup>2</sup> Matth. XXIII, 3.

Augustin<sup>1</sup>, il leur sera reproché avec justice, que « puisqu'ils voulaient qu'on les écoutât, ils « devaient auparavant s'écouter eux-mêmes; « qu'ils devaient dire avec le prophète: » *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem suam*<sup>2</sup>: « J'écouterai ce que dira en moi le Seigneur, parce « qu'il mettra en ma bouche des paroles de paix « pour son peuple: » ce qu'il me donne autorité de parler, je le dirai aux autres; parce que c'est ma vocation et mon ministère: *Loquebatur pacem in plebem suam*; mais je serai le premier des écoutants: *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus*: et si nous manquons de le faire, je le dirai hautement, quand je me devrais ici condamner moi-même, nous trahissons lâchement notre ministère, le plus saint et le plus auguste qui soit dans l'Église; nous détruisons notre propre ouvrage, et nous donnons sujet aux infirmes de croire que ce que nous enseignons est impossible, puisque nous-mêmes, qui le prêchons, néanmoins ne le faisons pas.

Après que nous nous sommes ainsi condamnés nous-mêmes, si nous manquons à notre devoir; nous parlons maintenant, messieurs, en faveur de la vérité qui vous est annoncée par notre entremise; et encore que nous puissions dire qu'il y a beaucoup de prédicateurs qui édifient l'Église de Dieu par leurs œuvres et par leurs paroles, néanmoins, sans nous servir de cette défense, nous nous contentons de vous avertir, en la charité de Notre-Seigneur, que vous ne soyez point curieux de rechercher la vie de ceux qui vous prêchent; mais que vous receviez humblement la nourriture des enfants de Dieu, quelle que soit la main qui vous la présente; et que vous respectiez la voix du pasteur, même dans la bouche du mercenaire. Saint Augustin, messieurs, voulant nous faire entendre cette vérité, s'objecte d'abord à lui-même ce passage de l'Écriture: *Numquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus*<sup>3</sup>: « Des épines peuvent-elles produire des raisins? » Des prédicateurs corrompus peuvent-ils porter la parole de vie éternelle? peuvent-ils engendrer un fruit qui n'est pas de leur espèce? Et il éclaircit cette difficulté par une excellente comparaison. Il est vrai, dit ce docteur incomparable, qu'un buisson ne produit point de raisins; mais il les soutient quelquefois: on plante une haie auprès d'une vigne; la vigne étendant ses branches, en pousse quelques-unes à travers la haie; et quand le temps de la vendange approche, vous voyez une grappe suspendue au

<sup>1</sup> Enarrat. in Ps. XLIX, n° 23, t. IV, col. 457.

<sup>2</sup> Ps. LXXXIV, 8.

<sup>3</sup> Matth. VII, 16.

milieu des épines : « Le buisson porte un fruit « qui ne lui appartient pas, mais qui n'en est « pas moins le fruit de la vigne, quoiqu'il soit « appuyé sur le buisson : » *Portat fructum spina non suum; non enim spinam vitis attulit; sed spinis palmas incubuit*<sup>1</sup>.

Ainsi la chaire de Moïse dont parle le Fils de Dieu dans son Évangile; et disons, pour nous appliquer cette doctrine, la chaire de Jésus-Christ et des apôtres que nous remplissons dans l'Église, c'est une vigne sacrée; la doctrine enseignée par les mauvais, c'est la branche de cette vigne qui produit son fruit sur le buisson. Ne dédaignez pas ce raisin, sous prétexte que vous le voyez parmi des épines; ne rejetez pas cette doctrine, parce qu'elle est environnée de mauvaises mœurs: elle ne laisse pas de venir de Dieu; et vous devez regarder de quelle racine elle est née, et non pas sur quel appui elle est soutenue: *Lege uvam inter spinas pendentem, sed de vite nascentem*<sup>2</sup>. Approchez, et ne craignez pas de cueillir ce raisin parmi ces épines; mais prenez garde, dit saint Augustin, que vous ne déchiriez votre main en le cueillant; c'est-à-dire, recevez la bonne doctrine, gardez-vous du mauvais exemple; faites ce qu'ils disent, prenez le raisin; ne faites pas ce qu'ils font, gardez-vous des épines; et craignez, dit saint Augustin en un autre endroit, que vous ne vous priviez vous-mêmes de la nourriture de la vérité, pendant que votre délicatesse et votre dégoût vous fait toujours chercher quelque nouveau sujet de dégoût, ou dans le vaisseau où l'on vous le présente, ou dans l'assaisonnement: *Veritas tibi undelibet loquatur, esuriens accipe, ne unquam ad te perveniat, dum semper quod reprehendas in vasculos fastidiosus... inquiris*<sup>3</sup>.

Cessez donc de travailler vos esprits à rechercher curieusement notre vie. Ne dites pas: J'ai découvert les intrigues de celui-là et les secrètes prétentions de cet autre: ne dites pas que vous avez reconnu son faible, et que vous avez enfin découvert à quoi tendent tant de beaux discours. Vaine et inutile recherche: car outre que vous imposez souvent à leur innocence; quand ce que vous leur reprochez serait véritable, quelle merveille, messieurs, d'avoir trouvé des péchés dans des pécheurs, et dans des hommes des défauts humains? Ce n'est pas ce qui est digne de votre recherche: ce qui mérite l'application de votre esprit, c'est premièrement, chrétiens, de vous souvenir de ce que vous êtes, et de ne ju-

<sup>1</sup> In Joan. Tract. XLVI, n° 6, t. III, part. II, col. 605.

<sup>2</sup> Serm. XLVI, n° 22, t. V, col. 237.

<sup>3</sup> In Ps. XXXVI. Serm. III, n° 20, t. IV, col. 293.

ger pas témérairement. Fussiez vous des souverains fussiez-vous des rois; dans l'Église de Dieu, [vous êtes comptés parmi] le peuple et les brebis: par conséquent ne reprenez pas les oints du Seigneur, les ministres de ses sacrements et de sa parole.

Mais si le mal est si manifeste qu'il ne puisse plus se dissimuler, ne perdez pas le respect pour la vérité à cause de celui qui la prêche: admirez au contraire, admirez en nous-mêmes l'autorité, la force de la loi de Dieu, en ce qu'elle se fait honorer même par ceux qu'elle condamne, et les contraint de disposer contre eux-mêmes en sa faveur. Enfin, ne croyez pas vous justifier en débitant par le monde les vices des autres; songez qu'il y a un tribunal où chacun sera jugé par ses propres faits. Jésus-Christ a condamné l'aveugle qui mène; mais il n'a pas absout l'aveugle qui suit; « ils se perdent tous deux dans la même « fosse: » *Ambo in foveam cadunt*<sup>1</sup>. Ainsi, mes frères, la chute de ceux que vous voyez au-dessus de vous dans les fonctions ecclésiastiques, bien loin de vous porter au relâchement, vous doit inspirer de la crainte, et vous faire d'autant plus trembler, que vous voyez tomber les colonnes mêmes: *Non sit delectatio minorum lapsus majorum, sed sit casus majorum tremor minorum*<sup>2</sup>.

Nous avons ouï avec patience une partie des reproches que vous faites aux prédicateurs; et l'intérêt de votre salut nous a obligé d'y répondre par des maximes tirées de l'Évangile: maintenant écoutez, messieurs, les justes plaintes que nous faisons de vous; il est bien raisonnable que vous nous écoutiez à votre tour, d'autant plus que nous ne parlons pas pour nous-mêmes, mais pour votre utilité. Nous nous plaignons donc, chrétiens, et nous nous en plaignons à Dieu et aux hommes, nous nous en plaignons à vous-mêmes, que vous faites peu d'état de notre travail: ce que je veux dire, messieurs, ce n'est pas que vous preniez mal nos pensées, que vous censuriez nos actions et nos discours; tout cela est trop peu de chose pour nous émouvoir. Quoi! cette période n'a pas ses mesures, ce raisonnement n'est pas dans son jour, cette comparaison n'est pas bien tournée? c'est ainsi qu'on parle de nous; nous ne sommes pas exempts des mots de la mode. Dites, dites ce qu'il vous plaira: tous ces reproches sont un jeu d'enfant qui n'est pas digne de l'attention de gens qui sont occupés à un ministère si grave et si sérieux. Nous abandonnons de bon cœur à votre censure ces or-

<sup>1</sup> Matth. XV, 14.

<sup>2</sup> S. Aug. in Ps. L, n° 3, t. IV, col. 463.

nements étrangers, que nous sommes contraints quelquefois de rechercher pour l'amour de vous; puisque telle est votre délicatesse, que vous ne pouvez goûter Jésus-Christ tout seul dans la simplicité de son Évangile: tranchez, décidez, censurez, exercez là-dessus votre bel esprit, nous ne nous en plaignons pas. En quoi donc nous plaignons-nous justement que vous méprisiez notre travail? en ce que vous nous écoutez, et que vous ne nous croyez pas; en ce qu'on ne vit jamais un si grand concours, et si peu de componction; en ce que nous recevons assez de compliments, et que nous ne voyons point de pénitence.

Saint Augustin, étant dans la chaire, a dit autrefois à ses auditeurs: Considérez, mes frères, que « notre vie est pénible et laborieuse, « accompagnée de grands périls. » Après avoir ainsi représenté ses travaux et ses périls: « Consolez-vous en bien vivant: » *Vitam nostram infirmam, laboriosam, periculosam, in hoc mundo consolamini bene vivendo*<sup>1</sup>. Je puis bien parler après ce grand homme, et vous représenter avec lui doucement, en simplicité de cœur, qu'en effet notre vie est laborieuse. Nous usons nos esprits à chercher dans les saintes Lettres et dans les écrivains ecclésiastiques ce qui est utile à votre salut, à choisir les matières qui vous sont propres, à nous accommoder autant qu'il se peut à la capacité de tout le monde: il faut trouver du pain pour les forts et du lait pour les enfants. Eh! c'est assez parler de nos peines, nous ne vous les reprochons pas: après tout, c'est notre devoir; si le travail est fâcheux, l'oisiveté d'autre part n'est pas supportable.

Mais si vous avez peu d'égard à notre travail, ah! ne comptez pas pour rien notre péril. Quel péril? nous sommes responsables devant Dieu de ce que nous vous disons: est-ce tout? et de ce que nous vous taisons. Si nous dissimulons vos vices, si nous les déguisons, si nous les flattons, si nous désespérons les faibles, si nous flattons les présomptueux, Dieu nous en fera rendre compte. Est-ce là tout notre péril? non, mes frères, ne le croyez pas; notre plus grand péril, c'est lorsque nous faisons notre devoir. J'ai quelque peine, messieurs, à vous parler de notre emploi: ce qui m'y fait résoudre, c'est que j'en espère pour vous de l'instruction; et ce qui me rassure, c'est que je ne parle pas de moi-même.

Saint Augustin dit: Nous devons souhaiter pour votre bien que vous approuviez nos discours; car quel fruit peut-on espérer, si vous n'approuvez pas ce que nous disons? C'est donc

<sup>1</sup> In Joan. Tract. XVIII, n° 12, t. III, part. II, col. 436.

ce que nous devons désirer le plus, et c'est ce que nous avons le plus à craindre. Dispensez-moi, messieurs, de vous expliquer plus au long ce que vous devez assez entendre. Ah! cessons de parler ici de nous-mêmes. Venons à la conclusion de saint Augustin: *Consolamini bene vivendo; nolite nos adterere malis moribus vestris*<sup>1</sup>: « Consolés-vous en bien vivant; ne nous accablez pas par vos mœurs déréglées. » Parmi tant de travaux et tant de périls, quelle consolation nous peut-il rester, que dans l'espérance de gagner les âmes? Nous ne sommes pas si malheureux, qu'il n'y en ait qui profitent de notre parole; mais voici, dit saint Augustin, ce qui rend notre condition misérable: *In occulto est unde gaudeam, in publico est unde torquear*<sup>2</sup>: « Ce qui nous fâche est public; ce qui nous console est caché: » nous voyons triompher hautement le vice qui nous afflige, et nous ne voyons pas la pénitence qui nous édifie. *Luceat lux vestra coram hominibus*<sup>3</sup>: « Que votre lumière « luise devant les hommes. »

## DEUXIÈME SERMON

POUR

### LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Force et empire de la vérité. Principe de la haine que les hommes lui portent: en combien de manières ils la haïssent. Nécessité de la simplicité et de la bonne foi, pour bien régler notre conscience. Origine des doutes et des fausses subtilités qu'on se forme dans la morale. Funestes suites des efforts que nous faisons contre la vérité inhérente en nous. Par quels degrés nous tombons dans un si grand mal: quels en sont les progrès et les remèdes.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi refusez-vous de me croire? Joan. VIII, 46.

On a dit, il y a longtemps, qu'il n'y a rien de plus fort que la vérité; et cela se doit entendre particulièrement de la vérité de l'Évangile. Cette vérité, chrétiens, que la foi nous propose en énigme, comme parle l'apôtre saint Paul, paraît dans le ciel à découvert, révéree de tous les esprits bienheureux: elle étend son empire jusqu'aux enfers; et quoiqu'elle n'y trouve que ses ennemis, elle les force néanmoins de la reconnaître. « Les démons la croient, dit saint Jacques<sup>4</sup>; et non-seulement ils croient, mais ils « tremblent. » Ainsi la vérité est respectée dans le ciel et dans les enfers. La terre est au milieu, et c'est là seulement qu'elle est méprisée. Les

<sup>1</sup> Loco mox citato.

<sup>2</sup> Serm. CCCXIII, n° 6, t. V, col. 1506.

<sup>3</sup> Matth. V, 16.

<sup>4</sup> Jac. II, 19.